

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

Gazette des Familles

CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 2. QUEBEC, 15 MAI, 1871. No. 15.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Neuvième entretien sur la famille—Scapulaire du Sacré Cœur de Jésus—Chronique—Agriculture—Vie et vertus de la bienheureuse Germaine Cousin.

Neuvième entretien sur la famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Deuxième devoir.—l'Instruction.

(Suite.)

Les parents doivent veiller à ce que les jeux entre petits garçons et petites filles, après la première enfance, soient évités, car vû les inconvénients très graves que nous n'avons pas besoin de signaler ici, les jeux des petits garçons sont trop brayants pour convenir à des petites filles, auxquelles ils ne peuvent que donner des habitudes turbulentes et hardies qui ne sont point de leur sexe.

Il est un vice dont il faut inspirer de bonne heure l'horreur aux enfants ; nous voulons parler

du mensonge. Il n'en faut pas excepter la ruse qui est une variété de l'espèce, et qui y conduit nécessairement. En un mot, il faut réprouver tous les moyens détournés, qui ont pour but d'altérer la vérité ; mettre tout en œuvre pour leur faire comprendre le mépris qui s'attache à celui qui fait profession de mentir.

Il est des parents qui, au lieu de faire comprendre à leurs jeunes enfants la laideur du mensonge, leur enseignent à s'en servir à tout propos. Par exemple ; ils diront à leurs enfants ; “ si ta mère ou ton père t'interrogent, tu leur diras ceci, cela, mais ne vas pas leur dire la vérité. ” Ou encore, “ vas chez le voisin, et tire toi d'affaires, de manière à les tromper. ” Ou ce qui est encore plus coupable ils sont de véritables professeurs de mensonge, en l'ayant eux-mêmes toujours à la bouche :

Un enfant ne voudrait jamais proférer de mensonge, si ses père et mère, tout en lui donnant le bon exemple sur ce sujet, lui fesaient comprendre que le menteur est l'enfant du démon qui est le *père du mensonge depuis le commencement*.

Pour engager les enfants à ne pas déguiser leurs fautes, lorsqu'ils en commettent, diminuez la correction en proportion de leur sincérité, ou même, le plus souvent, contentez vous de déplorer leur faute avec eux.

Un autre vice qu'il faut s'appliquer à déraciner dès qu'il se montre, c'est la jalousie. Il est des enfants qui naissent avec cette malheureuse disposition, d'autres chez qui la maladresse des parents la développe. Nous avons déjà fait voir toutes les mauvaises conséquences de cette imprudence, en citant l'exemple des frères de Joseph.

Anssiôt que les pères et mères découvrent, sans y avoir donné lieu, le germe de cette sorte de

maladie, dans l'un de leurs enfants, ils doivent le traiter comme ils traiteraient les premières pousses d'une plante vénéneuse, et en arracheraient jusqu'aux moindres racines.

On a vu de petits enfants devenir malades de jalousie et même en mourir. Ce cas est rare, sans doute, mais ce qui l'est moins, c'est de voir ce malheureux penchant qui, paraissant faible d'abord, se développe ensuite avec force, et cause dans les familles des dissensions et des inimitiés les plus déplorables.

Combien de fois n'avons nous pas vu des frères voisins, ne jamais se visiter, vivre en haine, et refuser de se voir même au lit de la mort.

Nous avons connu deux de ces frères qui ont été trente ans et plus sans échanger une parole, malgré que leur demeure ne fut qu'un quart d'arpent l'un de l'autre. L'un d'eux surtout ne parlait jamais de son frère sans le maudire, lui, toute sa famille et tout ce qui lui appartenait. Ce malheureux, quand il fut parvenu à l'âge avancé de quatre vingts ans, tomba dangereusement malade. Dans cette extrémité, on appela un prêtre ; mais, qu'espérer d'un moribond qui, depuis tant d'années a fermé son cœur à l'amour fraternel, et qui a vieilli dans le mépris de la loi de Dieu. Aussi, quand le ministre de Jésus Christ lui demande s'il pardonnait à son frère, et s'il voulait le voir ; la jalousie et la haine lui donnèrent une force prodigieuse, et malgré sa faiblesse extrême, il se redressa et dit d'une voix sépulcrale et horrible à entendre : moi, pardonner à cet être maudit, non jamais ! moi, consentir à voir mon bourreau ! je préfère voir le diable et demeurer avec lui pendant toute l'éternité !” Le prêtre pour toucher ce pécheur impénitent, lui montra un crucifix, le supplia de jeter ses regards

sur Jésus mourant, pardonnant à ses bourreaux, et priant pour eux.—Les bourreaux de votre Jésus étaient des anges comparés au monstre qu'on dit être mon frère ! aussi, je me vengerai de lui, s'il le faut, jusques dans le fond des enfers ! En vain, le prêtre pria, supplia, toujours le malheureux ferma l'oreille à la voix qui lui parlait de miséricorde ; et un quart d'heure plus tard, ce terrible vieillard était entré dans son éternité, attendant probablement son frère pour le maudire éternellement.

Ah ! si les parents s'étaient appliqués à détruire cette malheureuse passion chez leurs enfants, lorsqu'ils étaient tout jeunes, en toute probabilité, ils auraient évités d'aussi grands malheurs.

Mais il ne suffit pas pour les parents de détruire les mauvaises dispositions qui s'annoncent chez les enfants ; il faut de plus, et de toute nécessité, chercher à les remplacer par de bons et nobles penchants. Par exemple, ils doivent travailler avec un soin extrême à former, chez ces enfants, un caractère égal. Cette qualité est de toute, celle qui répand le plus de bonheur autour de soi. Oui, l'égalité d'humeur est un charme précieux qui rend la vie douce à tout ce qui nous entoure, et ôte, aux épreuves inévitables de la vie, ce surcroît d'amertume qu'amènent toujours à leur suite, la violence ou la roideur du caractère. Rien, d'ailleurs, n'est plus pénible que de vivre avec une personne d'humeur inégale, gaie par instants, maussade après, triste sans savoir pourquoi, ou boudant à propos de la contrariété la plus légère.

Que de maris souverainement malheureux nous avons connus, parce qu'ils avaient pour femmes, des êtres d'un caractère bizarre et capricieux, et qui avaient grandi avec ces défauts, parce que leurs parents n'avaient pas eu la sagesse de les corriger.

Il faut apprendre à ses enfants que la vie est une suite de déceptions qu'on doit supporter chrétiennement et dignement, pour le bonheur des autres et le sien propre ; que l'humeur et le manque de courage ne font que rendre plus pénible ce qu'on ne peut éviter ; qu'un mauvais caractère enfin, finit par nous rendre à charge à nous-mêmes, à nos meilleurs amis, et qu'il finit toujours par refroidir ceux qui nous étaient le plus sincèrement dévoués ; qu'en nous révoltant contre ce qui s'oppose à nos caprices, nous nous rendons insupportable à tous ceux qui nous approchent.

Apprenez à votre jeune fille surtout, que dans le commerce habituel de la vie, elle doit être bonne, prévenante, polie pour tout le monde, et qu'elle doit commencer de bonne heure ce rôle de femme qui doit être tout d'abnégation. La bienveillance dictée par la charité est un signe certain d'une bonne éducation ; de même que l'exigence, un caractère hautain, sont la marque certaine d'une bien mauvaise éducation.

Ne permettez jamais qu'on se moque devant vos enfants des personnes laides, infirmes ou mal vêtues. Montrez-leur, au contraire, à respecter le malheur, sous quelque forme qu'il se présente, qu'ils y compatissent et cherchent à le faire oublier à ceux ou à celles qui en souffrent. En faire l'objet d'une plaisanterie, dénote un mauvais cœur.

Il est des mères assez imprudentes pour être les premières à se moquer des infirmes devant leurs enfants. Ces femmes légères et étourdies sont souvent cruellement punies de leur conduite extravagante, dès cette vie. Nous avons connu une de ces mères, qui ne pouvait voir un boiteux, un bossu, un infirme quelconque, sans le contrefaire. Cette pauvre femme eut, plus tard, la douleur de voir ses

enfants avec tous les genres d'infirmités, qu'elle avait pris tant de plaisir à ridiculiser. Son aîné devint borgne, son second, à la suite d'une chute, devint bossu, et trois de ses filles étaient idiotes, et faisaient payer cher à leur mère ses espiègleries, par le ridicule dont ils la couvraient, chaque fois qu'elle avait la visite de ses voisines ou de ses parentes.

Voici un autre fait qui nous a été raconté par un religieux et qui s'est passé en France : Une femme qui avait un mari ivrogne, portait l'imprudence jusqu'à le contrefaire dans son ivresse, devant ses enfants. Quelque temps après, cette femme mit au monde un fils qui portait, sur une figure horrible, des traces semblables à celles que laisse une longue habitude de l'ivrognerie ; et plus tard, cet enfant ne put jamais parler autrement qu'un homme qui est dans un état complet d'ivresse, et plus est, plus tard encore, cet enfant à l'âge de quinze ans, était devenu hébété, par l'usage immodéré des boissons enivrantes.

Des parents sages et prudents ne doivent permettre, en aucune circonstance, un mot d'ironie, même sur un absent.

Scapulaire du Sacré-Cœur de Jésus.

Quand nos jeunes et héroïques compatriotes partirent du Canada, pour aller défendre le Saint-Père contre le mauvais vouloir de Victor Emmanuel et le protéger contre la haine de la révolution, ils reçurent, comme préservatif contre les mille dangers qu'ils allaient courir, d'une de nos communautés religieuses de Montréal, un scapulaire dit : Scapulaire du Cœur de Jésus. Ces vaillants croisés n'eurent qu'à se féliciter de ce précieux cadeau.

Comme depuis ce temps, la protection particulière dont plusieurs personnes ont été l'objet pendant les épidémies, et

surtout pendant le choléra, a engagé bon nombre d'âmes pieuses, même dans notre pays; à s'armer de ce bouclier sacré, nous croyons devoir faire connaître l'origine de ce scapulaire, ainsi que quelques-uns des effets merveilleux qu'il a déjà produits.

SON ORIGINE.

Pendant que la peste ravageait la ville de Marseille en 1720, et plongeait tous les jours des milliers de victimes dans la tombe, une religieuse de la Visitation, nommée Madeleine Rémusat, vivait dans cette ville en odeur de Sainteté. Elle était une fervente adoratrice du Sacré-Cœur de Jésus. Elle conseilla à l'évêque de consacrer la ville et le diocèse au Sacré-Cœur afin d'apaiser le fléau. L'effet de cette consécration fut si prompt et si merveilleux qu'il fut regardé comme miraculeux. La vénérée Sœur Madeleine conseilla de plus de porter sur la poitrine en forme de Scapulaire et comme préservatif, l'image du Sacré-Cœur de Jésus, avec l'inscription : Arrête, le Cœur de Jésus est avec moi.

Cette pieuse pratique fit de rapides progrès en France, et les effets en furent merveilleux. En 1869, Amiens, la Lombardie et l'Italie centrale voyaient le choléra disparaître devant cette image Sacrée.

Ce scapulaire est fait d'un cœur de drap rouge surmonté d'une petite croix, sur un morceau de drap blanc ou de flanelle avec cette inscription : " Arrête, le Cœur de Jésus est avec moi.

Il n'y a aucune bénédiction ni formule d'enrôlement pour ce scapulaire.

En 1866, Wexford en Irlande fut ravagé par le choléra. Ce scapulaire fut apporté de la Belgique par une personne, qui le recommanda, et la terrible épidémie cessa, comme elle avait précédemment cessé en Belgique. D'autres résultats miraculeux prouvent combien cette dévotion est agréable au Sacré-Cœur, et sans doute que Satan n'en a pas moins de peur que le Choléra, et qu'il finit à la vue de ce bouclier si puissant.

SES EFFETS.

Voici entr'autres témoignages, une lettre d'un jeune officier de l'Anjou qui, avant son départ pour la guerre, avait reçu ce scapulaire de religieuses du diocèse d'Angers.

“ Bien chères sœurs,

“ Le 6 janvier, j'ai assisté à une terrible bataille. Après une demi-heure de combat, au moment où je commandais un mouvement à mes hommes, je reçus une balle prussienne en pleine poitrine. Mais, oh ! bonheur ! elle frappa juste à l'un des angles de mon scapulaire.....

“ Le coup porta sur la troisième côte, et la violence en fut telle, que d'après les soldats qui me virent, je fis deux tours sur moi-même. La balle ne pénétra pas à l'intérieur. J'ai eu seulement la respiration coupée, et je ne pus reprendre mes sens que lorsque je fus transporté hors du champ de bataille.

“ J'ai souffert encore pendant quarante huit heures d'une certaine gêne dans la respiration ; mais aujourd'hui, je suis aussi bien portant que le jour où je vous quittai.

“ Je veux vous dire qu'en déployant mes hommes en tirailleurs, je priais en récitant le *Memorare* et le *Sub tuum*, et que lorsque je me sentis frappé, et que je vis que la balle n'avait pas pénétré à l'intérieur, je remerciai le bon Dieu d'avoir écouté vos prières, car je songeais alors qu'en ce moment peut-être, vous priez pour moi.

Dans cette même journée, mon capitaine a été tué par une balle dans le ventre.....

“ Dites à qui voudra l'entendre, que, si j'existe aujourd'hui, je ne le dois qu'à mon scapulaire, portant l'image du cœur de Jésus ! Oh ! bonnes amies, quelle heureuse idée vous avez eue de me le donner ! Aussi, à la première église que j'ai rencontrée, suis-je entré pour remercier Dieu par les mêmes prières que je récitais au commencement du combat.”

A ce témoignage, nous allons en ajouter un autre contenu dans une lettre adressée de Lille, à la date du 8 Février 1871, au *Messager du Sacré Cœur*. Il est une preuve éri-

dente de la protection dont le Cœur de Jésus entoure ceux qui l'invoquent dans leurs angoisses.

“ Mon révérend Père,

“ Le 21 octobre dernier, les dames, enfants de Marie, après s'être concertées ensemble, et avoir obtenu l'assentiment de Mgr. l'Archevêque de Cambrai et celui du clergé de Lille, ont, dans une de leurs réunions, fait une *consécration* solennelle au Sacré Cœur de Jésus, et le vœu de contribuer à l'érection d'une église, sous le vocable du Cœur de Jésus, qui serait construite à Lille, si le diocèse était préservé de l'invasion étrangère et de la guerre civile. Les congréganistes ont enrolé un certain nombre de personnes dans cette consécration et ce vœu, et nous avons le bonheur de voir notre liste s'augmenter tous les jours.

“ Notre-Seigneur a eu, sans doute, pour agréable la confiance des habitants de la Flandre ; car cette province qui a été menacée plusieurs fois par les ennemis, les a vus se retirer jusqu'à sept fois des environs de Cambrai, qui est la première place forte. Les Prussiens envoyés pour l'attaquer, n'ont fait que construire et détruire leurs batteries. On dit qu'ils ont été frappés eux-mêmes des obstacles qu'ils ont rencontrés.

“ Tout le département a été épargné, et a joui, jusqu'à présent, du calme le plus parfait. Le peuple n'a pas répondu aux efforts de ceux qui voulaient le soulever. Au contraire, il se rapproche, tous les jours, de Dieu. Presque tous les mobiles ont reçu les sacrements avant de partir pour la guerre ; et nos pauvres blessés sont dans les meilleures dispositions religieuses.....

“ Voilà, mon révérend Père, le fruit de notre vœu au Cœur de Jésus. Chacun ici en est convaincu, et espère une pareille protection pour le temps mauvais qui nous reste à traverser.....

Notre plus ardent désir est que tous les lecteurs de notre petite Gazette s'arment du scapulaire du Sacré Cœur de Jésus, et se réfugient dans tous leurs besoins, dans leurs chagrins de tous genres, au fond de ce Cœur Adorable. Le grand crime du jour, c'est l'indifférence en matière de reli-

gion, allons chercher à cette source sacrée le feu qui doit réchauffer la terre et consumer les âmes.

Qu'à chaque fléau, qu'à chaque danger spirituel et temporel qui nous menace, cette puissante invocation s'échappe de nos cœurs avec une confiance sans bornes ; *Arrête, le Cœur de Jésus est avec moi.*

CHRONIQUE.

Si on jette les yeux sur les deux plus grands théâtres du monde, sur les deux premières villes de la terre, Rome et Paris, on est tristement forcé d'avouer que le mal l'emporte sur le bien, que le vice triomphe de la vertu.

Ces cités sont actuellement comme des répairs immondes et infects remplis de reptiles, de bêtes féroces et hideuses.

Dans chacune d'elles, la révolution suit ses instincts sauvages et barbares ; elle amonçèle les ruines sous ses pas, elle se regorge de sang. Elle s'attaque à ce qu'il y a de plus sacré, à Dieu même, à son auguste représentant sur la terre, à ses ministres ; elle profane ses temples, elle abat ses autels, elle enfonce et souille ses tabernacles. Enfin, le mal est à son apogée, et les voix épouvantables de l'impiété et du sacrilège s'élèvent, comme une provocation, vers le ciel.

Les exhalaisons malsaines et pestilentiennes qui s'échappent de ces cloaques, auraient déjà attiré le feu céleste sur ces villes coupables, comme autrefois, sur Sodôme et Gomorrhe, si la voix du juste ne s'élevait, au milieu du concert de malédictions, pour implorer l'infinie miséricorde du Très Haut.

Mais ce temps annoncé aux enfants de la Salette, ce temps où les crimes de la terre forcent la justice

de Dieu d'exercer la plus terrible vengeance, ce temps où la Vierge Marie ne peut plus arrêter le bras de son fils, n'est il pas arrivé?... Et d'un jour à l'autre, ne devons nous pas nous attendre à voir les plus terribles châtimens s'appesantir sur les coupables ?

Depuis la chute du premier homme, deux partis ont toujours été aux prises ; le parti du mal et le parti du bien. Souvent, très souvent, l'étendard du péché s'est étendu sur presque toute la terre.

Cain triomphe d'Abel et l'étend mort à ses pieds. Plus tard, les enfants de Dieu s'allient aux fils pervertis des hommes, et le monde devient matière, idolâtre ; “ tout est dieu, excepté Dieu lui même.”

Quand l'homme eut ainsi perverti ses voies, le Tout-Puissant prit sa cause en main, et lava les souillures de la terre dans un déluge universel. Après cette épouvantable catastrophe, les débris de l'humanité qui avaient été sauvés dans une arche miraculeuse, n'en sortirent que pour élever un autel à leur sauveur, et lui rendre les hommages qui lui étaient dûs. Mais, bientôt le mal leva encore la tête ; Cham outragea son père, et attira sa malédiction sur lui et tous ses descendants, et ce terrible châtiment pèse encore aujourd'hui de tout son poids, sur toute sa postérité.

Plus tard, encore, l'idolâtrie entra, de nouveau, dans le monde pour le dominer pendant près de deux mille ans, et pour la détruire, il ne fallut rien moins que le sacrifice de la croix. La majesté de Dieu avait été tellement outragée, que le sang des animaux et des hommes était impuissant pour satisfaire à sa justice, apaiser sa colère. Une seule victime pouvait réconcilier la terre au ciel, la victime sans tache, l'Agneau de Dieu, Jésus Christ.

Il semble qu'après une semblable immolation, le péché aurait dû disparaître de la face de la terre, que l'univers arrosé du sang de l'Homme Dieu, aurait dû ne produire que des fruits de bénédiction. Sans doute qu'il en produisit en grande abondance, mais le génie du mal ne se regarda pas comme vaincu ; et pendant trois siècles, il travailla sans relâche à noyer les enfants de la croix dans leur sang. Mais encore ici, qui pourrait nous raconter les châtimens infligés aux bourreaux des hommes de bien, à leurs persécuteurs ?

Depuis cette époque, jusqu'à la grande révolution française, le parti du mal sans s'arrêter un instant, a pour ainsi dire, changé de forme ; il a écrit, sur son sinistre drapeau : hérésie, schisme, erreurs sous toutes les formes, et à travers les siècles, il a pu arriver jusqu'à la grande réforme qui aurait ruiné de fond en comble l'Épouse de Jésus-Christ, son Église, si elle n'avait pas été bâtie sur un roc inébranlable. Mais, toujours le châtiment a suivi de près le triomphe du mal.

Enfin, dans le siècle dernier, le même génie du mal a arboré un drapeau souillé de boue et de sang, et sous son ombre, un drame épouvantable est venu glacer la terre d'effroi, et faire croire que nous étions arrivés à la fin des temps. La sanglante révolution française, fille de la réforme protestante, est apparue sous la forme d'un monstre infernal qui mettait toute sa joie à dévorer ses propres enfants, et a donné la triste preuve que l'homme livré à la perversité de son cœur, est l'être le plus cruel et le plus barbare qui vive sur la terre.

L'affreuse tempête soulevée par elle, et qui menaçait de tout engloutir, si elle se fut prolongée, s'apaisa peu à peu. Elle parut même céder le pas à l'ordre, et à l'autorité. Mais, ce n'était qu'une

feinte habile pour se faire accepter sous des noms et des formes divers. —

Jamais, peut-être, l'astuce et l'hypocrisie des partisans du mal obtinrent un plus complet succès. Et aussi, depuis lors, nous avons vu la révolution sortir des bas-fonds de la société, gravir les degrés du trône, ceindre une couronne brillante, s'appuyer sur un sceptre d'or, et exercer le commandement suprême, tantôt sous le titre de Consul, tantôt sous celui de Roi, tantôt sous celui d'Empereur.

Sous ces déguisements, au moyen de ces promesses trompeuses, elle a pu arriver, en maîtresse, jusqu'à nos jours ; mais fatiguée de ses transformations, elle veut encore se montrer dans toute sa laideur, et avec ses traits les plus hideux. Aujourd'hui comme à sa naissance, elle s'arme du poignard et du couperet, elle appelle la guillotine à son secours, pour faire disparaître de la terre toute trace de vertu et de sainteté. Tel est son dessein hautement avoué, et nous dirons avec une feuille catholique de Milan, qu'il y a lieu de s'attendre à une persécution telle qu'on n'en a pas vue de semblables depuis des siècles. C'est surtout à la papauté et à toute la hiérarchie catholique qu'elle a juré haine et persécution, et si elle, peut l'atteindre impunément, nous aurons peut-être la poignante douleur de voir le saint vieillard du Vatican, trainé du jardin des Oliviers, où il agonise depuis plusieurs mois, sur le mont calvaire, pour y être attaché à la croix de son modèle et de son sauveur !

Cette pensée fait frémir et glace le sang dans nos veines ! Mais, mon Dieu, vous seul pouvez éloigner cet épouvantable forfait ! L'homme abandonné à son sens repronvé, a porté sa main sacrilège sur le pontife qui a tant de traits de ressemblance avec ce parfait modèle.

Seigneur, écoutez les prières de votre Eglise en deuil, voyez les larmes amères et abondantes qu'elle verse tous les jours, pour obtenir la délivrance de son chef vénéré ! Donnez au mouvement catholique qui se produit par toute la terre, l'efficacité, le succès que nous attendons de votre infinie libéralité.

Que la révolution veuille poursuivre ses horreurs et tremper ses mains impures dans le sang de tous les élus que Dieu a encore sur la terre ; nous n'en pouvons douter, et les tristes détails que nous donnent les journaux français sur le règne de la terreur qui sévit à Paris, en sont des preuves certaines ; mais si tout pouvoir lui était laissé, le monde s'écroulerait bientôt sous le poids de ses iniquités monstrueuses, et espérons que le ciel n'est pas prêt à laisser périr son œuvre de prédilection.

Donnons maintenant quelques détails sur le sanglant holocauste que l'on prépare. Les victimes que l'on a déjà chargées de fers sont à Paris. Monsieur l'Archevêque, Monseigneur Maret, évêque de Sura, les curés de toutes les grandes paroisses de la ville, l'aumônier général des prisons, le supérieur des Dominicains, et tous les professeurs du collège des Jésuites. Tous les prêtres et religieux sont, pour ainsi dire, en récompense du zèle dont ils ont fait preuve, pendant le siège, enfermés dans la conciergerie qui contient déjà plus de cinq cents prisonniers, qui ont toute la chance d'une mort prochaine.

L'Archevêque de Paris a été arrêté le 6 avril, à quatre heures de l'après midi, avec sa sœur et tout le personnel du palais archiépiscopal.

Un personnage ceint d'une écharpe rouge et accompagné d'individus armés de pistolets, vint opérer l'arrestation. Pendant toute la nuit qui suivit, on vit sortir des voitures de la cour chargées

des objets pillés dans les appartements de l'Archevêché. Les objets consacrés au culte, tels que ciboires, calices, ostensoires, croix, étaient mêlés à ceux qui étaient la propriété du prélat.

Le même jour, le curé de la Madeleine, M. Deguerry, était arrêté et ses appartements furent pillés et souillés comme ceux de l'Archevêché.

Les curés de St. Augustin et de St. Philippe de Traub, le supérieur du couvent des Dominicains, de la rue Jean de Beauvais et le directeur du collège des Jésuites ont eu le même sort.

Les Pères du St. Esprit et les Pères Dominicains ont pareillement été jetés dans les fers.

Un grand nombre d'églises ont été pillées et saccagées.

C'est ainsi que débuta la grande révolution.

L'Univers, journal catholique, à la vue de ces horreurs, jette un cri de détresse et fait entendre la plus énergique protestation : " Nous protestons, dit-il, comme citoyens, contre la violence, et comme catholiques contre le sacrilège.

" Les prières, le deuil et l'affection de tous les fidèles accompagnèrent leur évêque dans sa prison. Il n'y sera pas seul. La liberté des catholiques est violée en sa personne, leur foi est persécutée ; le troupeau frappé avec le pasteur, partagera les souffrances de la captivité."

Ce qui se passe aujourd'hui à Paris est bien fait pour nous faire désespérer de son avenir. Là, absence complète de tout sentiment d'honneur, de patriotisme et d'humanité ! Là, la rage, le désespoir, le délire jettent la populace, à la suite de ses chefs, dans l'abîme de tous les maux !

A Rome, est on moins aveugle, moins furieux ? Après avoir rempli la ville sainte de tous les criminels qui encombraient les prisons, les cachots, les

bagnes de toute l'Italie, on veut en expulser tous ceux qui ont donné des gages de leur fidélité au Pape. Déjà, on a chassé les hommes qui ont fait partie de l'armée pontificale, soit comme simples soldats, soit comme sous-officiers, et on ne leur a accordé que quarante huit heures pour se préparer à s'éloigner de Rome.

Les religieux et religieuses sont traités de la même manière et expulsés de leurs couvents.

Puisse le beau mois de Marie, qui chaque année, répand de si abondantes consolations dans les cœurs ulcérés et brisés par la douleur, nous apporter, cette année, la délivrance de l'Eglise et de son saint Pontife.

AGRICULTURE.

—
CAUSERIE.
—

Le curé et ses habitants.

—
(Suite.)
—

LA PERTE DU TEMPS.

Les habitants.—Mais, Monsieur le curé, ce ne sont pas toujours ceux qui travaillent le plus qui vivent le plus à l'aise. Voyez donc, par exemple, ce pauvre Thomas B. . . Y a-t-il un homme plus travaillant ? Il ne perd pas une minute ; cependant il est toujours pauvre.

M. le Curé.—Et il n'est pas le seul qui soit dans ce cas ; beaucoup, comme lui, travaillent comme des mercenaires, et perdent cependant leur temps.

Les habitants.—Pour le coup, Monsieur le curé, il est difficile de saisir votre pensée.

M. le Curé.—Pourtant, rien de plus vrai, que ce que je viens d'avancer. Mais, pour rendre ma pensée plus sensible, je vais laisser à petit Baptiste le soin de la développer, comme il le fit, un jour, dans un entretien qu'il eut avec un voisin, en présence de ses serviteurs.

Ce voisin était en tout pareil à notre pauvre Thomas ; comme lui, il aurait tout voulu faire à la fois ; comme lui, il travaillait sans ordre ; comme lui encore, il ne savait jamais choisir son temps ; aussi, quoiqu'il travailla beau temps, mauvais temps, le jour, la nuit, il était toujours à bout de tout, et sa famille vivait dans la misère. Un soir, accablé de chagrin, à la vue de sa pauvreté, il se décida à venir confier ses peines au petit Baptiste qu'il voyait réussir en tout.

En le voyant entrer, triste, pâle, abattu, celui-ci alla au-devant de lui, le reçut avec la plus grande politesse, et lui témoigna tant de bonté, que son visiteur se trouva, en quelque sorte, soulagé et lui ouvrit son cœur avec confiance.

“ Mon cousin, lui dit-il, (car, dans ce bon vieux temps, ce titre remplaçait presque toujours celui de Monsieur), vous voyez devant vous un homme découragé. Ayez la patience de m'écouter, et vous me direz ce que vous pensez de mon sort. Vous savez que je ne suis pas paresseux. En hiver, je commence ma journée à cinq heures, en été, à quatre heures, et quand une fois je suis à l'ouvrage, il me semble que je m'en donne autant que les autres. Je ne m'en cache pas ; je passe pour être un homme d'une forte journée ; et sans me vanter, je crois travailler autant et peut-être plus que vous. Malgré cela, qu'arrive-t-il ? Tout me manque, et vous avez tout en abondance ; je ne réussis à rien, et vous, la chance vous court. De plus, sauf votre

respect, mes animaux sont aussi malheureux que moi ; ils paraissent se déplaire dans la vie, car j'en perds quelques-uns toutes les semaines. Enfin, tout va si mal, que si je ne me retenais pas, je laisserais tout là, et j'irais me jeter à la rivière.”

—“ Mon cher ami, répondit petit Baptiste, je suis vraiment touché de tout ce que vous venez de me dire ; mais de grâce, chassez des idées aussi sombres, et cherchons ensemble la cause du mal que vous déplorez, et nous tâcherons aussi de découvrir le remède, et de l'appliquer.

Je sais que vous travaillez comme un mercénaire, et que bien d'autres moins fortement constitués que vous, y crèveraient à la peine. Mais, permettez-moi de vous dire amicalement que malgré votre activité, je crois que vous perdez la plus grande partie de votre temps.

—Comment ! je perds la plus grande partie de mon temps ! mais je ne perds pas une minute.

—Vous le croyez, mais un peu de patience, et vous allez me comprendre. D'abord établissons quatre règles de conduite qui doivent guider tous ceux qui veulent réussir.

1° Il faut faire chaque chose en son temps. Le St. Esprit lui-même nous l'apprend.

2° Il faut faire tout avec ordre. Dieu qui est notre premier modèle à tous, a tout fait avec un ordre parfait.

3° Il ne faut entreprendre que ce que l'on peut faire ; mais bien le faire.

4° Il ne faut jamais remettre au lendemain, ce que l'on peut faire le jour même.

Voyons, mon ami, savez-vous ces règles pleines de sagesse ? Maintenant, venons aux détails et permettez-moi de vous poser quelques questions. Vous travaillez beaucoup, mais travaillez-vous toujours pour vous même ?

— Ah ! non, la moitié du temps, je travaille pour les autres, et il le faut bien, si je veux gagner de quoi pour vivre. L'hiver, je vais vendre du bois au village ; l'été, je fais des perches, des piquets pour tous chacuns ; et je fais encore bien d'autres choses pour d'autres que pour moi. Et autrement, comment pourrai-je acheter des animaux pour remplacer ceux qui meurent tous les ans, et du grain pour nourrir ma famille ?

— Mais, en agissant ainsi, pouvez vous trouver assez de temps pour les soins que réclament vos animaux, et la culture de votre terre ?

— Dam ! mes animaux, c'est mon petit gars qui les soigne ; et je vous assure qu'il ne paraît pas avoir la main heureuse. Quant aux travaux de la terre, je les fais quand je peux, mais il m'arrive souvent de commencer après les autres.

— Assez mon ami, avec ce que je sais déjà, je comprends toute votre histoire, et je vois que vous avez le sort de tous ceux qui *courent deux ou plusieurs lièvres à la fois* ; ils n'en attrapent aucun, malgré toute la peine qu'ils se donnent. Vous pourriez travailler beaucoup moins et, bien mieux employer votre temps. Vous travaillez les trois quarts du temps pour les autres, pour acheter des animaux pour remplacer ceux qui meurent et pour acheter le grain que votre terre ne vous donne pas ; mais au lieu de travailler vous et vos chevaux, huit heures par jour pour vos voisins, donnez seulement trois à quatre heures de plus, chaque jour, à vos animaux, et aux travaux de votre champ, et ces animaux ne mourront plus et votre terre vous donnera assez de grain. Répondez moi encore : Votre terre est compacte et tient l'eau fortement ; faites-vous des labours d'automne, pour que les gelées ameubli-sent la terre ? Faites-vous de nombreuses rigoles, pour l'égoutter ?—

— Mais, j'ai-t il le temps de m'occuper de tout cela ? Je labore comme je peux, le printemps, et encore je suis forcé de commencer tard, car l'eau ne veut plus se retirer.

— Oui, vous manquez à la première règle que nous avons posée. Vous ne faites point vos travaux à temps. Vous labourez quand vous devriez semer, et que s'ensuit-il ? Une partie de votre grain ne mûrit pas ; ou encore, il ne lève que lorsque la sécheresse commence à se faire sentir, et vous n'avez, comme on dit, que des *piochons*. Vous faites de même pour la moisson ; vous fauchez quand il faudrait couper, et le peu de grain que vous récoltez, est sur le champ, exposé aux mauvais temps qui sont toujours fréquents à la fin de la saison, et se perd en partie. En agissant ainsi, pouvez-vous être surpris que votre terre ne vous donne pas assez de grain.

Une autre question : Avez-vous bien soin de votre fumier ? engraissez-vous votre terre ?

— C'est la dernière chose qui m'occupe. D'ailleurs, je n'en ai jamais trop pour mon champ de patates.

— C'est à dire, que vous le laissez perdre, comme le reste.

— Mais, mon cousin, donnez-moi du temps et je ferai comme vous.

— Non, mon ami, vous ne ferez pas comme moi, car si vous aviez la volonté de le faire, vous commenceriez à faire vos travaux avant de travailler pour les autres. Vous manquez aussi à la seconde règle ; car d'après votre propre aveu, vous ne faites rien avec ordre ; de plus vous transgressez aussi la quatrième de ces règles, car vous remettez au lendemain ce que vous devriez faire aujourd'hui, vous faites le printemps ce qui aurait dû être exécuté, l'automne-d'avant ; vous semez en juin, quand il faudrait semer en mai.

Quant à la troisième règle, qui vous dicte de n'entreprendre que ce que vous pouvez faire ; c'est peut-être celle que vous prenez plus de plaisir à mettre de côté, puisque vous entreprenez des travaux qui sont au-dessus de vos forces, et qui empêchent de bien faire ce que vous faites.

Il en est de même pour vos animaux ; vous les abandonnez aux soins d'un jeune enfant de dix ans, qui ne sait pas la proportion de fourrage qu'il faut leur donner, vous les laissez croupir dans leur fumier, boire une eau sale et malsaine, respirer un air vicié ; c'est-à-dire que vous travaillez à les tuer, pendant que vous sacrifiez votre temps pour les remplacer. Ici encore, vous ne faites ni les choses en leur temps, ni avec ordre, ni bien.

Vous travaillez donc beaucoup et vous perdez votre temps, c'est-à-dire qu'à la fin du compte, vous êtes moins avancé qu'au commencement.

— Dites moi donc comment faire, mon cousin, car je suis décidé à suivre vos conseils.

— Tenez, mon ami, si vous êtes sincère, comme je le crois, vous travaillerez beaucoup moins, mais avec beaucoup plus de profit. D'abord, entrez tous les jours dans votre étable, et n'en sortez que lorsque vos animaux seront bien soignés, nettoyés, étrillés, &c. Donnez-leur toujours de bon fourrage et de bonnes eaux. Ayez soin de votre fumier comme des yeux de votre tête, augmentez-le de toute manière. En agissant ainsi, vous ne perdrez pas une bête, et vous pourrez engraisser vos terres. Aussitôt que la terre sera découverte, faites partout des fossés et des rigoles, labourez le plus tôt possible. Qu'aucune considération ne vous fasse abandonner les mancherons de la charrue. Si vous voulez avoir de bon fourrage, fauchez votre foin quand il est en fleurs ; de cette manière, vous pourrez faire vos

récoltes en même temps que vos voisins. L'automne prochain, labourez autant que vous le pourrez ; et surtout, ne perdez pas votre temps à travailler pour les autres. On n'est excusable d'agir ainsi, que lorsque les bras sont plus nombreux dans la famille, qu'il ne faut pour les travaux de la saison.

Si vous suivez ces conseils, vous me direz plus tard si vous vous en trouvez bien.

M. le Curé.—Au bout d'un an, notre homme vint remercier petit Baptiste, des règles pleines de sagesse qu'il lui avait tracées ; au bout de deux ans, il était à l'aise, et plus tard, c'était un gros habitant, et il était le premier à dire que pendant plusieurs années, il avait perdu son temps, tout en travaillant beaucoup.

Les habitants.—Il y a donc deux manières également préjudiciables de perdre son temps, soit en ne faisant rien du tout, ou en faisant toute autre chose que ce que l'on doit faire, ou en le faisant mal ?

M. le Curé.—Précisément, mes bons amis, voilà pourquoi on voit tant de cultivateurs ou d'ouvriers à la gêne, même parmi ceux qui paraissent le plus occupés.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DES FAMILLES CANADIENNES.

GERMAINE COUSIN (Suite)

XIV

Un jour la méchante femme apprend que Germaine, qui venait de partir à la suite du troupeau, emportait dans son tablier quelques morceaux de pain. Elle s'arme d'un bâton, et, furieuse, court après la jeune fille. Quelques habitants de Pibrac chominaient en ce moment vers la métairie de Laurent Cousin. Voyant cette femme hors d'elle-même, ils devinèrent son projet et la suivirent en doublant le pas, dans le dessein de

protéger Germaine contre le mauvais traitement dont elle était menacée. Ayant rejoint la marâtre, ils apprirent d'elle le sujet de son emportement, et ils arrivèrent ensemble auprès de la bergère. Aussitôt la marâtre arrache le tablier de Germaine ; mais, au lieu de pain qu'elle y croyait trouver, il n'en tomba que des fleurs nouées en bouquet, dans une saison où la terre n'en produit point. Ainsi Dieu renouvela pour cette pauvre fille le miracle qu'il avait opéré en faveur de sainte Elisabeth, duchesse de Thuringe, et confondit par le même moyen la malice de sa cruelle ennemie.

Saisis d'admiration, les témoins du miracle allèrent aussitôt dans Pibrac publier ce qu'ils venaient de voir. Bien des gens alors, apprenant à ne plus railler la dévotion de cette infirme que Dieu aimait, changèrent en éloge le nom injurieux qu'ils lui avaient donné. A partir de ce moment, suivant la tradition juridiquement recueillie en 1700 par l'archevêque de Toulouse, on la regarda comme une sainte. Laurent Cousin, concevant des sentiments plus tendres pour la vertueuse fille qu'il avait trop méconnue, défendit à sa femme de la tourmenter davantage et voulut lui donner place dans sa maison avec ses autres enfants. Mais Germaine, accoutumée à la souffrance et amoureuse des privations, le supplia de lui laisser habiter le réduit obscur où elle s'était depuis longtemps confinée.

Ainsi, ce fut dans ce triomphe que Germaine atteignit et fit voir la perfection de son humilité. Il ne faut pas considérer que c'était un mince honneur d'être respectée à Pibrac, et un faible avantage d'avoir place au foyer de Laurent Cousin. Il faut considérer la nature humaine qui est la même partout, qui partout recherche avidement les éloges de l'opinion et les aises de la vie, quels qu'ils soient. Il n'est point de petit théâtre pour l'ambition, et l'on sait qu'il se fait autant de brigues pour la première place du village que pour la première de l'Etat. Admirons donc Germaine, humble devant les hommes comme elle l'était devant Dieu, et connaissons sa grandeur, puisqu'il n'y a point de vraie grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité. Dans la céleste figure de la Mère de Dieu, quel est le trait qui domine ? C'est l'humilité. Le fils unique de Dieu, Jésus-Christ, notre Sauveur, nous enseigne l'humilité par sa naissance, par sa mort et par toute sa vie.

XV

Le Sauveur Jésus ne voulut pas que sa pauvre servante attendit longtemps l'accomplissement de ses divines promesses. La mort de Germaine suivit de près le miracle des fleurs.

Dieu, l'ayant sanctifiée par l'humiliation et par les souffrances, la retira de ce monde lorsque les hommes, devenus plus équitables, commençaient de rendre à sa vertu les honneurs qu'elle méritait. Elle termina une vie obscure et cachée par une mort semblable. Selon toute apparence, ce terrible moment qui confond l'arrogance humaine, mais que l'humble Germaine n'avait pas sujet de redouter, fut pour elle sans épouvante et sans douleur.

Un matin, Laurent Cousin, ne l'ayant pas vue sortir comme à l'ordinaire, alla l'appeler sous l'escalier où elle avait voulu continuer de prendre son repos. Elle ne répondit point. Il entra et la trouva morte sur son lit de sarments : elle s'était endormie dans sa prière. Dieu l'ayant appelée par son nom avec la douce parole qui réjouira éternellement les âmes saintes, elle avait cessé de souffrir.

O mort ! redoutable aux impies, mais pour les enfants de Dieu, vain fantôme ! cette faible bergère t'a vue venir, elle n'a pas tremblé. Que pouvais-tu ôter à celle qui était morte à elle-même et qui n'avait rien possédé en ce monde que pour l'offrir à Jésus-Christ ?

Ce fut l'an 1601, vers le commencement de l'été, que notre bienheureuse entra dans la possession irrévocable de son Sauveur. Elle avait vingt-deux ans.

XVI.

Lorsque Germaine mourait sans témoins sur le grabat où tant de fois sa patience avait réjoui les regards des Anges, Dieu se plut à manifester par un nouveau prodige combien cette mort était précieuse devant lui. Deux religieux allant vers Pibrac, surpris par l'obscurité, avaient été obligés de s'arrêter dans la forêt voisine et d'y attendre le jour. Au milieu de la nuit, tout à coup, les bois furent illuminés d'une clarté plus belle que celle de l'aurore, et une troupe vierges, vêtues de blanc et environnées d'une lumière éclatante, parurent aux regards des deux voyageurs, se dirigeant du côté de la Chamrière de Laurent Cousin. Bientôt après elles repassèrent, mais il y en avait une de plus, et celle-ci, à qui les autres faisaient cortège, portait une couronne de fleurs nouvelles.

Les deux religieux pensèrent qu'une âme sainte avait quitté la terre. Le lendemain, étant arrivés à Pibrac, ils y apprirent que Germaine venait de mourir.

(A continuer.)
